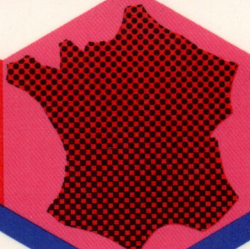


Les plaisirs de l'hexagone



Gallimard

Extrait de la publication

25,00

MON HEXAGONALISATION

Ma vie a été consacrée à la cruauté. Au plaisir de la cruauté. Pas en tant qu'acteur mais, comme témoin professionnel, en tant que grand reporter. Dans mon métier, sur tous les chemins du monde, je n'ai trouvé que la barbarie, le goût du sang, des tortures et des meurtres. Jamais on n'a parlé autant de conscience, jamais le mal ne s'est épanoui aussi à l'aise sous la prolifération des étiquettes : toutes celles de la révolution, toutes celles de la contre-révolution, toutes celles de la guerre, toutes celles de la paix, toutes celles de la libération, toutes celles de l'ordre. Il y a une immense agitation humaine qui, en brandissant les mots comme des drapeaux, aboutit, en quelque continent que ce soit, pour des causes justes ou injustes — mais qu'est-ce qui est juste ou injuste, on le sait moins que jamais dans l'embrouillamini infini des camps — à des cadavres. Comme si le résidu des espoirs, des désespoirs, des enthousiasmes fous, de tout ce qui se passe à travers l'immense univers des hommes qui grouillent pleins de sperme et de passions, c'était de la chair décomposée, du tué. Le pire, c'est que la nature humaine révèle une certaine alacrité pour l'horreur. Joie de la violence. Tout est violent. De plus en plus il s'agit de violences qui s'équilibrent, qui se compensent, qui font que, sur la terre, ces dernières années, il n'y a pas eu de grand changement, rien que de petits massacres, de petites guerres, même

si l'adjectif petit englobe 100 000, 200 000 ou un million de victimes. Il n'y a pas de solution. L'indépendance arrachée ou octroyée n'a pas tout réglé. La fermentation des cruautés continue toujours, et moi, à la longue, je me suis fatigué de ce jeu. Je suis un blasé de l'horreur.

Pourtant j'ai été prédisposé à être le voyeur de l'atroce. Je suis né là-dedans. Je suis venu au monde au fin fond de la Chine, à trente jours de jonque de Chang-hai, au-delà des gorges rouge sang du fleuve Bleu, dans la cité de Tchong-king. C'était alors la Chine des Seigneurs de la Guerre, un moyen âge avec des balles. Enfant j'ai vécu parmi les têtes coupées qui dégouttaient au soleil, parmi les hommes que l'on découpait en morceaux devant la foule joyeuse, aux accents d'une symphonie de Beethoven jouée par la fanfare emplumée de l'armée du Warlord. Enfant j'ai vécu dans une ville à la fois cloaque et palais, galopant avec mon escorte de soldats dans les ruelles des marchands de soie et des mendiants lépreux. J'ai assisté aux grandes catastrophes de la faim, la province n'étant plus peuplée que de squelettes vivants. J'ai grandi parmi les calamités des eaux, dans les inondations où les cadavres étaient gonflés comme des grenouilles lisses et pleines d'air. Et tout cela, cette horreur, cette indifférence, ce sadisme, étaient naturels, c'étaient les conditions mêmes de la vie. Tout cela se passait au milieu de la gaieté chinoise, cette immense capacité de jouir quand les autres crèvent. C'est l'intelligence qui assure la survie, c'est le cérébralisme.

Le sens de la violence, on a essayé de m'en débarrasser en France, au collège. Je me suis « déchinoisé » dans la mesure du possible. Mais cette cruauté, que je m'étais mis à croire spécifiquement asiatique, elle m'a rejoint dans l'Europe dite civilisée. Submersion totale. Hitler, les nazis, la défaite, l'Occupation, la Collaboration, j'en ai conservé un goût âcre de défaite et de répugnance. Car, là aussi, dans cette vieille France, j'ai vu ce que les hommes pouvaient faire. C'était encore bien plus ignominieux qu'en Chine, car sans gran-

deur, sans gaieté, dans la lâcheté totale. Le cauchemar, le monde des traîtres et des profiteurs, un crépuscule plein de tout ce qui pouvait s'accomplir dans les ombres de l'âme. L'horreur... Il y avait des héros, mais je ne les connaissais pas. Et puis tout ce qui touche à la fois à une Occupation et à une Résistance est tellement, par la nature même des choses, détraquant! Alors, j'ai fui ce monde des pourritures et des courages complexes pour retrouver la pureté de la guerre à Alger et à Londres. Guerre que j'ai faite bien modestement à l'arrière, car j'ai en moi comme une incapacité d'agir. Mais j'avais le don de voir et c'est ce qui a fait de moi, ensuite, un journaliste.

La pureté de la guerre, j'y ai cru. Jusque dans cette Indochine où un Corps expéditionnaire magnifique s'enlisait dans la révolte du monde jaune. Y a-t-il jamais eu de plus beaux, de plus vrais soldats que les paras et les légionnaires de Cao Bang et de Diên Biên Phu? J'ai grimpé les sommets du superbe avec le général de Lattre qui faisait de la guerre une imagerie sainte, sacrée, après avoir dressé les hommes aux beaux gestes parfaits. Je me souviendrai toujours, sur un champ de bataille au cœur de la jungle, sur quelque rizière encombrée de détritibus de Viêts, du défilé des légionnaires vainqueurs au son de la *Marche consulaire*. Vainqueurs qui étaient condamnés à être bientôt vaincus. L'immensité des efforts contre un destin trop fort. Car de Lattre allait mourir écrasé par sa tâche. Car tous les noms que je cite, Cao Bang, Diên Biên Phu, sont ceux de la défaite. Au fil des mois, des années, cette épopée m'est apparue comme une agonie, une dérision, une terrible farce, une tragique erreur. La beauté et l'héroïsme étaient tellement mêlés de piastres, de luxe, de tableaux d'avancement, de vanités! Quelle ironie aussi que de voir mourir grandiosement tous ces garçons pour une cause douteuse, perdue, où d'abord, quoi que l'on fit, quoi que l'on crût, il fallait se salir les mains, l'âme et le cœur. J'ai aimé la guerre d'Indochine même si elle a été pour moi le requiem de mes préjugés et de mes illusions.

L'Asie, je l'avais retrouvée à la fois semblable à celle de mon enfance et totalement différente. Car ces Asiatiques, qui avaient pour moi le visage du vice, ont pris celui de la vertu. La Vertu totale. La Vertu lisse comme les glabres figures des combattants viêtminhs. Impassibles sous leur casque de latanier, avec leur cervelle pétrie de dialectique. Pour eux mourir n'était rien. Comment ne me rappellerais-je pas les corps déchiquetés des coolies-bengalores, ces hommes qui rampaient avec leur charge de poudre jaune vers les blockhaus des Français, en sachant qu'ils mourraient immanquablement dans la déflagration qu'ils allaient provoquer! Pour les Viêts, faire mourir ce n'était rien non plus si cela servait la cause du Peuple. Si c'était pour le triomphe du Bien, ce Bien qui doit toujours vaincre le Mal. L'homme mauvais, l'homme impur, s'il n'est pas tué il faut le convertir par le raisonnement, par l'enfer des raisonnements. L'Asie d'à présent, délaissant les débauches et les supplices d'antan, est devenue le délire de la raison. Raison aussi impitoyable que les anti-ques horreurs, raison comme de l'acier, raison à la subtilité infinie, raison admirable et féroce destinée à changer la nature de l'homme, à en faire un homme nouveau. Mais cette gigantesque croisade est aussi un poker où les plus malins éliminent les autres, en sachant mieux se servir de la solution correcte. Même sous la forme du Bien, l'Asie est toujours sadique.

L'Asie. La Chine de Mao. Je m'en suis occupé cinq ans sur l'îlot capitaliste de Hong Kong. J'y suis allé deux fois. J'ai trouvé tour à tour la Chine du sourire et la Chine du cauchemar. Ensuite j'ai compris que sourire et cauchemar c'était la même chose : l'obligation à la moralité, d'apparence bénigne à certaines époques, d'une haine insensée à d'autres, en fait toujours aussi contraignante. La Chine, c'est l'épopée de Mao que j'ai vu, qui a maintenant un visage de paysanne bouffie. Cette tête bonasse est pourtant celle du surhomme qui commande les tempêtes de l'immense mer jaune des hommes. C'est pour cela qu'on appelle Mao le « Grand Timonier ».

Drame tellement gigantesque qu'aucune imagination d'Européen n'arrive à s'en remplir — plus de drames qu'Hitler, plus de drames que Staline. Une telle volonté et aussi un tel acharnement! Le capitalisme décapité, le communisme décapité! Chaque fois des centaines de millions d'individus écrasés au nom d'un peuple qui se ramène à cette seule face camuse et à la cervelle qui fonctionne en dessous. On n'a jamais été aussi loin dans le mysticisme. A chaque instant de chaque jour et de chaque nuit chaque pensée de ces innombrables Chinois n'est que le reflet de la pensée unique. Les sentiments, les émotions, les idées, les connaissances, tout cela est balayé pour faire place à l'entité Mao. C'est plus que de l'adoration, c'est de la magie. Les lois mêmes de la Science sont condamnées au profit de la Science populaire façonnée par le pouvoir des hommes entraînés par la pensée de Mao. Et tout ce qui résiste, tout ce qui est impureté, tout ce qui est égoïsme, tout ce qui est individualisme, tout ce qui sent le « vieil homme », est périodiquement balayé par les vagues de la Révolution permanente maoïste. Cadavres impurs et cervelles mauvaises entraînés également dans la punition. C'est un enfer glacé et pur pour les êtres pestiférés, suicidaires, repentants, confessant et réclamant la charité du châtement et qui, finalement, ne sont jamais vraiment pardonnés. Cette Chine si splendide, c'est encore le gouffre de l'inhumanité. Chaque fois je m'y suis senti encore plus accablé que dans les contrées de pourriture. Car cette Chine est inexorable. Chaque fois que j'en suis reparti, c'était comme si j'échappais d'une banquise où tout le monde était gelé dans des attitudes de mannequins heureux, de macchabées en survie paradisiaque. Là j'ai connu l'angoisse absolue. Une angoisse métaphysique comme on doit en éprouver sur une planète située à des millions de kilomètres de la terre des hommes. En Chine, je me suis senti livré aux insectes. Aussi, chaque fois que j'en suis ressorti, avais-je l'impression subjective d'échapper à l'épouvante. L'épouvante qui est la vertu grandiose. Avec quel plaisir immense, après avoir franchi la frontière vers Hong

Kong, ai-je fumé ma première cigarette anglaise dans le petit train me menant dans la colonie! C'était comme si je ressuscitais en aspirant ces bouffées de liberté et de vice.

Ma vie, c'est le catalogue des horreurs. Mais, après les somptueuses horreurs asiatiques, dans quel magma écœurant de boue et de sang suis-je tombé en Algérie! Je suis arrivé là pour être le voyeur du dénouement en 1961. Je n'ai jamais vu pareille décomposition. Tout est en lambeaux, tous les camps s'entre-tuent et, dans chaque camp, des hommes s'entre-déchirent. Séquelles de séquelles. Les Atrides partout. Une affection généralisée vieille d'années et d'années de petites choses secrètes, cachées, mortelles, envenimées, puantes. Alger, ce n'était pas la guerre civile, c'était mille guerres civiles. L'immense règlement de comptes par le couteau et la mitraille. Assassiner, c'était aussi normal que de manger. En fait de civilisation il n'y avait qu'une loi : tuer. On se tuait en « tuyau de poêle ». Univers de l'interrogatoire, de l'arrestation, de la dénonciation, de l'attentat, du supplice. Cent cadavres par jour ramassés dans l'agglomération. Cadavres européens, cadavres arabes, cadavres isolés, cadavres en groupe. Jamais on ne connaissait la véritable cause d'une exécution. Cela pouvait être tellement de choses. Tout se passait dans une trame inextricable et affreuse. La quotidienneté de la mort et surtout de la trahison, tout le monde trahissant tout le monde. Les hommes d'une même cause, d'une même trempe, soudain ennemis, se traquant avec toutes les roueries et les stratagèmes de la délation, de la barbouzerie, de l'espionnage. Complexité ignoble de tout. Quelques hommes se souvenant d'avoir été frères, la plupart du temps les hommes se comportant comme Caïn et Abel. Foire d'empoigne du meurtre, de la haine, de la révolte, de l'obéissance, des petits calculs, des intérêts sordides, des vengeances. Foire d'empoigne aussi des grandes douleurs. Car j'ai vu une Algérie agonisante, les pieds-noirs parvenir à la folie, admirables d'incompréhension, tout à coup des pantins cassés entassés sur les quais. Et j'ai vu l'autre Algérie au drapeau vert qui se levait dans un

triomphe encore angoissé. J'ai vécu ces jours larvaires. J'ai assisté aux nécessités de la raison d'Etat. J'ai vu deux peuples qui se réclamaient de la même terre. Il fallait que l'un se débarrassât de l'autre, inexorablement. Tous les degrés du drame, donc. Le drame complet. Car, dès le début, je pressentais que la fraternité rêvée par les esprits généreux ne se ferait pas, justement à cause de toute cette boue et de tout ce sang. A cause d'un passé récent et d'un passé lointain. Que d'images pénibles me sont restées de ces jours où j'ai assisté aux convulsions de la libération d'un peuple et aux soubresauts de l'exode d'un autre peuple qui quittait à jamais sa terre, en emportant avec lui le sentiment éternel de l'injustice.

Après cela je continue à tourner à travers le monde tel un écureuil dans la cage des abominations. Car j'en ai trouvé dans chaque pays où je mettais le pied. En revenant en Indochine en 1963, où un expert du Pentagone me disait avec satisfaction que jamais les Américains ne commettraient les erreurs des Français qui s'étaient enlisés dans les jungles, les rizières et les masses. Eux, ils vaincraient d'en haut, par les airs, comme des anges de feu, écrasant le sol de l'Asie et tout ce qui s'y trouvait sous leurs bombes d'avions. J'ai été aussi sur d'autres continents où j'ai retrouvé la routine des horreurs. En Afrique, surtout au Congo, ce cœur de la nuit, où les colonnes de mercenaires tuaient tout sur leur passage — c'était le seul moyen de ne pas succomber sous le nombre. Ces poignées d'hommes marchaient sur Stanleyville où les Simbas emplumés égorgeaient des Blancs sur des autels consacrés à Lumumba. Ils se servaient aussi des tessons des bouteilles des deux marques de bière belge pour éventrer les femmes. Ensuite, dans ce qui était encore Léopoldville, j'ai vu arriver un avion de filles rescapées aux visages terribles. Seules rayonnaient les petites bonnes sœurs à grandes cornettes qui me disaient : « Avons-nous été violées ? De toute façon, pour nous ce ne peut pas être grand-chose, au plus une mortification. »

J'ai continué à rôder à travers l'univers. A Saint-Domingue j'ai appris que les requins mangeaient chaud — il fallait leur

jeter des cadavres encore tièdes pour qu'ils s'en repaissent. Dans une petite ville de l'intérieur à nom de saint, j'ai sans doute provoqué la mort d'un homme et sauvé la vie d'un autre. C'était la répression, des mitrailleuses braquées partout, la ville morte. Les soldats avaient tiré sur l'église d'un curé progressiste. Un séminariste m'avait proposé de me conduire à la Croix-Rouge que je cherchais en vain. Il avait un sourire forcé : « Vous avez peur? lui ai-je demandé. — Oui, on me tuera tout à l'heure pour vous avoir guidé. » En fait, la Croix-Rouge n'était qu'un dépôt de moribonds torturés. Un médecin se présenta à moi : « Voici mon nom, publiez-le. Chaque fois qu'un journaliste parle de moi, il me prolonge l'existence de huit jours, car le chef de la garnison craint le scandale international. Je serais tué quand même, je le sais, j'ai commis une faute impardonnable, j'ai trouvé une aiguille enfoncée dans le corps d'un homme qui s'était " suicidé " en prison. »

Que d'autres pays encore! Et le Brésil où l'on massacre les Indiens parce qu'on n'arrive pas à les réduire à l'esclavage. Ils sont inutilisables même comme bétail humain, ce sont les seuls êtres qui, par un sens naturel de la liberté, préfèrent le suicide ou l'extermination à l'asservissement. La civilisation tue. Tout tue. La nature tue, mais les hommes tuent encore plus. Le cycle parfait de la mort, je l'ai vu au Bengale pakistanais. Il y a d'abord eu la catastrophe venant des éléments. Dans cet énorme égout qu'est l'embouchure du Gange une lame formidable arrivée de la mer a recouvert une nuit ce monde aquatique de boue et d'eaux boueuses, cette éponge où grouille la plus pauvre humanité du monde. Pendant huit jours, les vivants et les morts sont restés face à face, côte à côte, seuls dans une promiscuité épouvantable. Cadavres de gens et cadavres d'animaux, énormes cadavres de vaches flottant entre deux eaux, les saturant, les rougissant, toute cette viande pourrie représentant aussi la mort pour les survivants affamés, isolés, désespérés, à cause d'épidémies comme il y en avait au Moyen Age. Et pendant ce temps l'armée, la superbe armée pakistanaise, formée de géants blancs dominateurs de

l'autre tronçon du Pakistan, à deux mille kilomètres de là, au lieu d'aider est restée l'arme au pied, ne faisant rien, jouant au basket dans ses casernes. Immobilité voulue, car il lui fallait être prête à tuer les Bengalis lorsque ensuite ils demanderaient leur indépendance. Très logiquement c'est ce qui est arrivé. Après les charniers du cyclone il y eut, quelques mois plus tard, les charniers encore plus énormes des assassinés, des tués par l'armée tirant jour et nuit dans le tas. Au lieu de corps gonflés d'eau il y eut autant, encore plus, de corps vidés de leur sang par les plaies des balles et des couteaux. Yeux mourants, agonisants, impuissants de tous ces Bengalis hâlonneux, brunâtres, naturellement maigres comme des squelettes, tout petits hommes, brindilles d'hommes. Ainsi les Bengalis ont-ils été frappés tour à tour par le dieu de la Nature et par le dieu de l'Islam. Car c'est au nom d'Allah que le corps expéditionnaire du vrai Pakistan, celui des déserts, celui des grands guerriers de la frontière du Nord-Ouest tant célébrés par Kipling, celui des Pathans et des Pendjabis à barbe, a tué ces pauvres larves humaines à peau noirâtre qui ne voulaient plus être sous leur domination. Le racisme qu'on avait cru mort avec la fin du colonialisme est plus vivant, plus puissant, plus actif que jamais. A travers les continents, dans toutes les contrées, à l'intérieur d'un même pays. Une nuance dans la couleur de peau et ce sont les soulèvements, les répressions, les massacres, le chapelet des haines, des malédictions et des tueries.

Il a existé, dans des recoins lointains de la terre, des guerres inconnues dont personne ne parle et qui tuent pourtant abondamment, dans d'extraordinaires imbroglios de meurtres. Toutes les formes d'anéantissement, d'exécution — les Noirs de Zanzibar égorgent leurs anciens maîtres arabes, tandis qu'au Soudan, depuis quelques années, les Arabes liquident systématiquement les Noirs de la forêt. Joyeusetés macabres parfois à peine croyables, comme au Ruanda où les Bantous de taille normale coupent les jambes aux seigneurs nilotiques, les Tutsi, longs comme des échassiers, pour les réduire à leur

niveau, pendant que dans les arbres les minuscules Pygmées s'amuse de ces règlements, de comptes entre petits, grands et très grands. Parfois je suis arrivé trop tard, comme en Corée, où les ruines étaient habitées par des bandes d'enfants sauvages, mais de grosses matrones vous proposaient de vendre des orphelins ou des orphelines pour en faire ce que vous vouliez. Je suis allé au Japon quelques années après Hiroshima. C'était le pays qui semblait encore écrasé pour jamais, en plein sous l'occupation américaine. Peuple des prostituées et des mutilés traînant leurs moignons. Un amputé en tenue vaguement militaire, parlant un peu anglais, me désigna du doigt une affiche électorale : « Croyez-vous que les élections amélioreront notre vie? Moi, je me suis battu pour mon empereur et j'ai un bon travail. Venez me voir à l'établissement qui m'emploie. C'est fait pour les touristes yankees. Pour un peu d'argent vous me verrez faire l'amour, tout nu avec ma jambe de bois et mes décorations collées sur la poitrine, avec une femme. Pour un peu plus ce sera avec un homme, et pour davantage encore ce sera avec un animal. C'est facile, je n'ai pas à me plaindre. » Qui aurait pu imaginer alors le Japon d'à présent, ce monstre des techniques et des prospérités, la métropole incroyable de l'univers jaune!

Pour moi, combien d'autres pays sont restés des choses purulentes, des moignons! Toujours les mêmes spectacles. Je n'ai pas encore parlé des infirmeries, des hôpitaux, de ces blessés transportés pendant des semaines à travers la jungle, suspendus comme des cochons à un bambou porté par des Méos ou des Moïs. Un médecin français, le docteur Valnet, m'a expliqué les lois de la chirurgie de guerre : « Quand on est encerclés et submergés par de la bidoche saignante et pas évacuable, tout l'art est de choisir qui opérer. Il ne faut prendre ni les trop atteints ni les pas assez, c'est de la perte de temps. Il faut sélectionner les amochés moyens, ceux qui ne demandent pas plus de dix minutes de bistouri. »

Une autre routine, une autre chose que j'ai vue tant de fois, ce sont les exodes. J'ai encore dans les yeux l'image presque

miraculeuse, après Dien Biên Phu, de troupes de catholiques tonkinois, précédés par la croix, qui marchaient sur les eaux vers quelque L.C.T. français ancré dans un fleuve ou dans la mer, au large. En fait, ces gens se tenaient sur des radeaux en train de couler et ils priaient pendant qu'ils se noyaient. Il y en a eu de sauvés. Mais je n'ai pas parlé des Indes et de ses terribles migrations. Je n'étais pas là en 1947, lors de la grande partition, lorsque les Anglais procédèrent au découpage de leur empire entre Pakistan et Inde. Il y eut entre un et deux millions d'éborgés. Quand un train d'évacués s'arrêtait dans une gare, des massacreurs nus se glissaient dans les wagons, et le convoi ne repartait qu'avec de la viande froide. Il y eut littéralement des ruisseaux de sang. Moi, je n'ai assisté qu'aux petites guerres de l'Inde contre la Chine et contre le Pakistan vers 1965. Je ne ferai pas l'historique de ces mêlées, c'est trop long, trop compliqué, trop toujours pareil. Mais que l'armée indienne héritée de l'Angleterre était belle avec ses officiers à bottes, à sticks et à discipline, et avec ses soldats reluisants comme à la parade! En face, l'armée pakistanaise était exactement semblable! C'était la guerre entre gentlemen bruns. Ce dont je me souviens, c'est un camp de réfugiés en Inde où un capitaine du genre *horse guard* planait, dédaigneux, immensément lointain, au-dessus de la populace des déportés. Cela se passait à l'aurore dans un désert parsemé de buissons. De tous les taillis pierreux s'élevaient les derrières en train de déféquer simultanément. Dans un canal, cette plèbe se baignait dans une eau qui était de la merde. Elle la buvait. Des fillettes nues dormaient à l'ombre devant des cases qui étaient des niches et, sur le sexe bien fendu de chacune de ces gamines, il y avait des mouches collées comme un essaim noir, d'autres essaims plus petits sur les yeux.

Monotonie. Ces dernières années, j'ai été basé à Paris. Un coup de téléphone de mon journal et j'embarquais dans un avion pour un coin du monde ou un autre, à 10 000 ou 15 000 kilomètres de la France. Presque toujours j'arrivais au petit matin, dans la fatigue de la nuit blanche, dans un pays

généralement inconnu de moi, avec seulement quelques heures pour voir, pour tout comprendre, avant de faire mon « histoire » et l'envoyer. Cela se passe sans romantisme, avec les mêmes problèmes prosaïques, même si règne la folie en dehors de la carlingue. La folie où je vais pénétrer, comme l'« étranger » ou plutôt comme l'expert. A peine les roues de mon appareil ont-elles heurté la piste que je suis pris dans l'énorme bouffée des moiteurs et des moisissures. Je regarde d'abord par les hublots si on se bat ou pas alentour. Ce que je retrouve, c'est le monotone aérodrome tropical, toujours semblable qu'il soit d'Asie, d'Afrique, ou d'Amérique du Sud, avec les hangars, les visages tannés, les légumes sombres, les herbes desséchées, la chaleur morne, accablante, vidante, du tiers monde. Ce que j'éprouve d'abord, c'est un ennui curieux et excité devant les éternels événements. Parfois ils sont là, devant moi, dès que je descends l'échelle, dès que je pose le pied sur la terre bouillante. Tout près, il y a des bruits de rafales, les lourds silences qui pèsent entre les détonations, l'attente qui prend à la gorge. Il faut courir. Généralement, ça ne se tue pas encore là, mais plus loin, je ne sais où. Il y a toujours des formalités, ça subsiste même en cas de guerre ou de révolution. A la police, à la douane, on sent une mauvaise tension, les gueules sont trop fermées ou rigolent d'une façon louche pendant qu'on vous dit : « *Sir, sir, you come to see our beautiful country...* » Selon les cas, les gabelous et les flics pinaillent trop ou vous expédient trop vite. Cependant on repère les détails qui signifient des exécutions, des répressions, des insurrections quelque part. Mon œil enregistre des blessés dans une ambulance, une auto-mitrailleuse qui rôde, des mitrailleuses en batterie, quelque important général qui passe avec son escorte. Ce peut être aussi un tribun qui hurle au milieu d'une foule crasseuse et dingue, avec des étoffes sales qui traînent autour des corps, burnous ou saris. Je ne sais toujours rien. Il faut gagner la ville. Parfois il y a des quantités de taxis miteux, vraies boîtes d'allumettes, avec leurs chauffeurs à turbans qui racolent : « *The Grand Hotel, sir.* » Ça

bringuebale à travers un bidonville gigantesque, à même le macadam en sueur si la contrée est civilisée, autrement c'est le chemin-ornière, selon les saisons ruisseaux de boue ou mers de poussière. Parfois il n'y a rien à l'airfield. Cela veut dire qu'on se tue ou qu'on va se tuer tout près. Il faut se débrouiller. Avec beaucoup d'argent, on y arrive toujours. Une fois, le chef d'une insurrection m'a prêté une charrette à bœufs. C'est plus facile quand une armée fait de la répression. On trouve généralement un officier qui vous fait monter dans un véhicule militaire. On pénètre dans la cité — une cité orientale est toujours une immensité. Et c'est extraordinaire à quel point on peut croire que tout est à feu et à sang si des flammes rouges et des fumées noires tournoient au-dessus des toits, si ça tire dans les rues — alors que c'est généralement peu de chose, juste un petit quartier de brûlé ou quelques dizaines de gens tués. Je n'ai pas souvent vu une ville totalement exterminée. De toute façon, on s'enfonce dans l'événement, qu'il soit en cours, qu'il se prépare ou qu'il ait déjà eu lieu, comme dans les cercles de l'angoisse.

Aussi quel soulagement quand on entre dans l'hôtel, — il n'y en a toujours qu'un — où est entassée la troupe des reporters du monde entier. C'est le havre de grâce, même si les serveurs ont disparu, si l'électricité est coupée, si les waters sont bouchés, si c'est une puanteur où il n'y a rien à manger et où l'on s'entasse à dix par chambre. Même si le « palace » reçoit des obus de mortier et des projectiles divers. La vie est là, tant que les machines à écrire crépitent. Et là, nous les vieux chevaux de retour des grandes *stories*, nous sommes entre nous, compagnons alcooliques, gosses quinquagénaires plus ou moins neurasthéniques, solitaires endurcis ayant perdu femmes et enfants dans quelque mère patrie ou au cours d'une escale. Nous qui faisons l'information du monde, nous sommes toujours les mêmes à nous retrouver dans les sales bons coins, comme un petit clan, comme une secte très fermée, avec ses lois, ses besoins, son code très particulier. Nous sommes à la fois tout-puissants et rien du tout. Nous sommes doubles :

nous pouvons mourir pour une nouvelle à laquelle nous ne croyons peut-être pas. Nous sommes à la fois blasés et déchainés par le métier. Nous sommes convaincus que la vérité n'existe pas, et pourtant nous sommes tous là à la fabriquer furieusement, et même sincèrement. Nous sommes indispensables : la preuve, c'est que notre caravansérail jouit d'une sorte d'exterritorialité relative. C'est notre saint-siège. C'est notre bourse à nouvelles, c'est notre cuisine à nouvelles. Tout ce qui se passe en dehors de l'enceinte, toutes les conflagrations, tueries, guerres et calamités possibles, c'est seulement pour nous de la matière première pour les « histoires ». Chacun a sa manière de les concocter, chacun sort pour aller ramasser les ingrédients nécessaires — sorties souvent infiniment dangereuses.

Quand j'arrive dans un de ces endroits, je suis chez moi. Pour commencer, j'interroge les copains qui sont là depuis quelques heures ou quelques jours. L'échange des informations, c'est une coutume sacrée, même si on triche en les communiquant. Tout est franc-maçonnerie et truquage à la fois. Ensuite, si j'ai le temps, je vais voir un peu, en ville. Drôle de chasse aux nouvelles. Tout est faux, tout ment, tout est contradiction, il n'y a pas de vérité, rien que des bribes. Comme vérité, presque toujours des cadavres. Et encore, ils ne parlent pas, ils ne disent pas qui ils ont été, qui les a tués, comment. À part cela, un univers de mensonge représenté par les porte-parole solennels des conférences de presse, par les barbouzes, les flics, les militaires, les religieux, les ministres, les gens du commun, les gens traqués que l'on rencontre furtivement en se demandant s'il ne s'agit pas d'une provocation. Tout est menaçant. Que de péripéties étranges, ridicules, dramatiques, périlleuses — que d'aventures se bousculant ! Mais tous ces êtres innombrables que l'on questionne, dans les salons comme dans les bordels, dans les palais comme dans les ruelles, tous ces visages entr'aperçus, toutes ces voix qui racontent ou qui se taisent, tous, sincèrement ou pas, tâchent de vous tromper. On vit dans un cauchemar exaltant plein de périls, de choses obscures, de ramifications inconnues —

tout est angoissant pour soi, pour les autres, pour tout le monde. Et au milieu de drames formidables et de piètres bidonnages, on joue au petit détective, au petit visionnaire, tout cela pour le bon public qui achète votre bon journal.

Je n'ai que quelques heures pour me faire une idée, pour écrire le papier qui à Paris fera la manchette, à la fois saisissante et vraisemblable, rendant l'atmosphère. L'essentiel c'est de donner l'ambiance. Tout ce qui est imaginable comme malheurs sur cette terre, je crois que je l'ai imaginé. A la longue, je me suis aperçu que sur un continent ou un autre, pour une calamité ou une autre, c'est à peu près toujours le même goût, comme si l'humanité était uniforme dans le mal, à quelques variantes près. En tout cas, c'est à moi de faire la sauce. Ma sauce. Tout le talent est dans la mayonnaise. Pour la réussir il faut un rude flair, un sacré métier, une technique à toute épreuve. J'ai tout cela. Tout à la fois je ressens et je suis impassible. J'écris exactement comme si j'étais un chirurgien opérant dans la chair. Pour scribouiller je m'installe n'importe où, sur un coin de table ou de lit, dans un bar, dans un avion, dans une foule, n'entendant plus les bruits, tout concentré sur ma machine à écrire. Il y a sur ma rétine quelques images nettes, précises, implacables. Le reste c'est de l'impalpable, quelque chose d'inexprimable et qu'il faut exprimer, qui est l'essentiel. Tout cela à toute vitesse, les doigts inscrivant sur le papier ce que je sors de ma cervelle. C'est une course où il faut être le plus rapide et le meilleur. Le journalisme c'est une fraternité qui est aussi une guerre. Les copains avec qui je boursicote les nouvelles, les copains avec qui je vais dans les sales coups, redeviennent des ennemis au moment où je vais envoyer la nouvelle. On a l'impression d'être le roi et on dépend du « rocket »¹ du rédacteur en chef qui, de Paris si lointain, nous envoie son appréciation : « Pas bon. » On se connaît tous, on s'aime tous, on se déteste tous, on est malgré

1. En jargon journalistique, c'est un câble de la rédaction vous signalant que vous avez été battu par la concurrence.

nrf

71-IX 